



Adolescence en situation d'abandon: risques et ouvertures identitaires

Mi-Kyung Yi

► To cite this version:

Mi-Kyung Yi. Adolescence en situation d'abandon: risques et ouvertures identitaires. Cliniques méditerranéennes, ERES 2005, Précarité, exclusion, abandon, 2 (72), pp.41 - 52. 10.3917/cm.072.0041 . hal-01525421

HAL Id: hal-01525421

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01525421>

Submitted on 2 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ADOLESCENCE EN SITUATION D'ABANDON : RISQUES ET OUVERTURES IDENTITAIRES

Mi-Kyung Yi

ERES | « Cliniques méditerranéennes »

2005/2 n° 72 | pages 41 à 52

ISSN 0762-7491

ISBN 2749204054

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-2-page-41.htm>

Pour citer cet article :

Mi-Kyung Yi, « Adolescence en situation d'abandon : risques et ouvertures identitaires », *Cliniques méditerranéennes* 2005/2 (n° 72), p. 41-52.
DOI 10.3917/cm.072.0041

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Mi-Kyung Yi

Adolescence en situation d'abandon : risques et ouvertures identitaires

« Pourquoi m'as-tu abandonnée ? » Claudine, une adolescente placée très jeune dans une famille d'accueil, reste suspendue à ce pourquoi, d'autant plus douloureusement qu'elle n'arrive même pas à l'adresser. La question, à peine surgie, menace de se refermer sur elle-même, sur le mode : ainsi soit-il.

En psychanalyse, la cause paraît entendue : le sentiment d'abandon, pour qu'il habite ou envahisse la psyché, n'a nul besoin de se nourrir des drames avérés. Il prend naissance dans l'incapacité biologique du petit d'homme à assurer les débuts de sa propre survie¹ et l'état de dépendance absolue à l'autre secourable qu'appelle cette détresse fondamentale. Mais les premières expériences de séparation qui privent l'enfant de la présence de l'adulte soignant/aimant ne livrent pas seulement le petit enfant à lui-même impuissant, mais à ce qui de son intérieur le déborde, à un excès de présence, pleinement autre ; la détresse biologique se double de la passivité psychique face à l'excédent sexuel parasitant les liens primaires². L'ébauche du sentiment d'abandon qui résulte de ces expériences d'altérité fait le lit d'une grande partie des angoisses infantiles. La sorcière est arrivée quand maman a fermé les yeux, dit un enfant dont la mère souffrait d'un état dépressif passager³. Et il s'apaise le temps de rendre jouable – à l'exemple du jeu de la bobine – l'absence de l'objet aimé, comme il peut s'aiguiser de l'infortune des

Mi-Kyung Yi, psychanalyste, maître de conférences en psychopathologie et psychanalyse, UFR Sciences humaines cliniques, Université Paris 7-Denis Diderot, 34 rue Desnouettes, 75015 Paris.

1. S. Freud (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 252-258.

2. J. Laplanche, *Problématique II, Castration/symbolisation*, Paris, PUF, 1980, p. 154-161.

3. D.W. Winnicott, « Cas Bob », dans *La consultation thérapeutique et l'enfant*, Paris, Gallimard, 1971, p. 87.

amours oedipiens, donnant parfois matière au roman familial de l'enfant abandonné en attente de retrouver ses vrais parents indéfectibles, à jamais.

Or, il arrive que la vie laisse peu de loisir aux jeux de la psyché : l'enfant se trouve, effectivement, retiré de sa famille ou abandonné par ses parents pour être placé en institution ou dans une famille d'accueil. Séparation provisoire mais devenu répétitive au gré des fluctuations de la vie parentale instable, délaissement ou retrait définitif pour cause de défaillance parentale grave avec, tout de même, maintien plus ou moins aléatoire du lien tenu avec les parents, tels sont les cas de figure que l'on retrouve le plus fréquemment dans l'histoire des enfants dits placés.

Le traumatisme de l'abandon : le mot s'impose d'urgence à la mesure de l'intensité bouleversante de l'événement subi. Les effets traumatisques de la séparation se mesurent en fonction de bien des facteurs, comme le degré de maturation psychique de l'enfant, la qualité du lien entre l'enfant et les parents et aussi le contexte de la séparation, puisqu'il peut s'agir d'un retrait à motif socio-éducatif ou judiciaire. Mais quand bien même il s'agit d'un délaissement délibéré, il serait réducteur de considérer celui-ci comme chargé de toutes les explosives qui menacent.

Il se peut que la catastrophe que l'événement représente a déjà eu lieu et que la rupture de fait n'en est que le point d'orgue. L'histoire de ces enfants révèle en effet un environnement primaire marqué par des défaillances graves : précarité socio-économique, instabilité professionnelle des parents associée à une immaturité ou fragilité psychologique – parent dépressif, psychotique, débile, alcoolique ou délinquant –, nombreux changements, séparations précoces, maladies infantiles graves, soupçon de maltraitance ou d'abus sexuels, complexité des liens familiaux due aux mariages, concubinages, naissances successives et multiples.

Ce caractère extrêmement changeant et confus de l'environnement se retrouve comme en miroir dans la manière dont l'enfant est investi par les parents. Davantage que l'objet d'un abandon brutal et définitif, l'enfant fait l'objet des investissements parentaux, faisant succéder revendication et rejet, mêlant intrusion et indifférence, tout aussi intempestifs les uns que les autres. Carentiel et manquant, l'environnement primaire des enfants placés n'en recèle pas moins une dimension invasive voire passionnelle, jusqu'à alimenter chez l'enfant le « fantasme d'inclusion⁴ ». Le traumatisme en question évoquerait alors celui d'un « espoir suscité et toujours déçu », selon le mot de Winnicott, qui a le mérite d'en souligner la dimension d'empiété-

4. F. Gaspari-Carrière, « Problématique narcissique de l'abandonnique », dans *Cliniques méditerranéennes*, n° 18 / 19, 1988, p. 27-29.

ment. Comparé à cette sorte de traumatisme cumulatif, parce que constant dans sa terrible inconstance, l'abandon signé définitivement pourrait se vivre presque comme un soulagement.

Il n'est pas rare qu'en réponse à cette dérobade piétinante du monde environnant, l'enfant se retire, passagèrement ou durablement, là où la question de la séparation ne le toucherait plus, quoiqu'il semble que ce mode psychotique s'organise plus sur le versant déficitaire ou confusionnel que sur le versant véritablement autistique. Lorsque le vécu dépressif lié à l'abandon imprègne la vie psychique de l'enfant, c'est moins sous forme d'une symptomatologie franche d'une dépression que sous forme des troubles de caractère et de conduite qu'il semble transparaître, accompagnés parfois des perturbations somatiques : avidité affective, impulsivité, intolérance aux frustrations, divers passages à l'acte délictueux et auto-/hétéro-agressifs, ainsi de suite.

Outre la rage revendicative réactionnelle, on reconnaît à ces expressions caractérielles et violentes une position masochiste ; celle-ci semble traduire une tentative de donner sens à la réalité de l'abandon subi : être le mauvais, digne d'être rejeté, quitte à endosser, dans le même mouvement, la culpabilité parentale pour dédouaner ainsi les figures parentales et les conserver idéalisées⁵.

Cette position masochique peut s'aggraver, notamment à l'adolescence, jusqu'à acquérir une dimension autrement pathologique, autrement immobilisante : de moyen expiatoire, la position masochique devient marque inamovible d'existence. Rappelons, à ce propos, qu'une des conséquences les plus manifestes et les plus dramatiques de ces troubles de comportement bruyants est le risque de la répétition du rejet conduisant l'enfant de foyer en foyer, d'institution en institution. « C'est justement au moment où les choses s'arrangent, se mettent en place, qu'il commence à tout casser, à tout saboter », ces mots reviennent régulièrement au sujet de tant de tentatives socio-éducatives et thérapeutiques tenues en échec. Tout se passe alors comme si, au risque d'exacerber son besoin de sécurité aussi permanent qu'insatiable, l'enfant ne pouvait trouver de place nulle part sinon dans la position d'être-déplacé.

Les « abandonniques » : promu par les travaux de Charles Odier et Germaine Guex⁶, le terme semble désigner, de façon descriptive et indépendamment de la réalité événementielle déterminée, un ensemble de traits cliniques sous-tendu par la problématique de l'angoisse d'abandon et de

5. F. Gaspari-Carrière, *Les enfants de l'abandon*, Paris, Privat, 1989, p. 30.

6. G. Guex, *Le syndrome d'abandon*, Paris, PUF, 1950.

séparation ; sentiment d'insécurité indélogable, fragilité des investissements objectaux qui n'a d'égal que leur massivité, et notamment, prégnance de la position masochique. Bien que brossées à grands traits, la symptomatologie et les problématiques de l'abandonnique rappellent curieusement celles des patients borderline. À une différence près : de l'abandonnique au patient limite, l'accent se déplace de la question de l'abandon à celle du masochisme.

On sait le défi posé par les patients borderline à la théorie et à la pratique de la psychanalyse. L'« incertitude de l'Éros⁷ » ou les pathologies du narcissisme de ces patients se reflètent entre autres dans leur attaque de ce qui confère la valeur de contenance au cadre analytique. La douleur d'être de ces patients menace d'effondrement la valeur même de l'espace analytique.

Or, il semble que ce sont moins les psychanalystes que les intervenants des services sociaux et éducatifs que les patients abandonniques tendent à réduire à l'impuissance. Ce n'est pas tant sur le divan que dans les rues ou les foyers que leurs souffrances se font voir ou entendre. Pour ma part, j'y verrais une particularité du mode d'expression de la pathologie narcissique des patients dé-placés. Ce n'est pas seulement l'impossibilité d'assurer les limites du dedans psychique, mais aussi celle de dessiner le contour de l'espace au sens propre, qui se remarque chez ces patients. Comme si le masochisme moral de ces derniers prenait à la lettre l'expression de « lieu psychique », comme si le défaut de leur intériorité, la difficulté de leur moi à se doter d'une épaisseur spatiale et d'une profondeur temporelle, se traduisait aussi par l'échec de la tentative de tracer le lieu intime... De l'angoisse d'abandon au masochisme, le mouvement ne relève pas seulement de l'approche théorique, mais aussi de la trajectoire psychique dont l'adolescence semble marquer un des moments, souvent dramatique et parfois dynamique.

« Si se cacher est un plaisir pour l'enfant, ne pas être trouvé est une catastrophe. » Pour faire ressortir toute la portée de ce fameux énoncé de Winnicott, il faudrait évoquer une autre remarque qui se trouve également sous la plume du psychanalyste anglais : « Si dans le fantasme de la première croissance, il y a la mort, dans celui de l'adolescence il y a le meurtre... Dans le fantasme inconscient, grandir est, par nature, un acte agressif⁸. » Ce à quoi fait écho ce propos d'une patiente se plaignant, non du rejet, mais de l'indifférence maternelle : « Quand j'allais à l'école, j'avais peur que ma mère oublie de venir me chercher à la sortie. » Comment se créer – secret –, dès lors que

7. F. Gantheret, Paris, Gallimard, 1984.

8. D.W. Winnicott, « Concepts actuels du développement de l'adolescent », dans *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, p. 199.

se créer signifie disparaître en l'objet, mourir pour l'objet, lorsque perdre l'objet revient à se perdre ?

L'interrogation laisse soupçonner les points de butée que l'adolescence en situation d'abandon peut rencontrer dans sa confrontation au travail de séparation-individuation, si déterminante de cette période de la vie. L'arrivée à maturité de la sexualité génitale ainsi que son cortège de transformations physiologiques et corporelles conséquentes provoquent une recrudescence de l'excitation pulsionnelle qui bouleverse l'équilibre en place des assises narcissiques et des investissements objectaux. La remise en cause des liens aux objets infantiles devenus trop excitants conduit inévitablement à une prise de distance susceptible de réactiver les angoisses dépressives et à rouvrir les blessures narcissiques. Du fait des répercussions narcissiques et de l'intensité du conflit ambivalent qu'il implique ainsi, le processus d'adolescence est, suivant Anna Freud et différents auteurs à sa suite, considéré comme un travail du deuil.

Il est établi que l'issue de ce travail de séparation dépend, en grande partie, de la qualité même de ce qui est à défaire, à savoir la solidité du lien aux objets infantiles intériorisés. On ne concède de perdre que ce qu'on retrouve d'une certaine manière, comme en témoigne l'exemple du fameux jeu de la bobine. La bobine que l'enfant jette et reprend ne tient pas simplement lieu de la mère absente qui s'y figerait, mais s'anime d'un mouvement de douleur devenue plaisir. C'est encore l'absence mais déjà autre chose qu'elle que le « fort-da » met en jeu. À condition tout de même que, comme le remarque P. Fédida⁹, l'absence de l'objet se prête à la dimension sadique inhérente à sa mise en jeu.

Mais, dès lors que l'objet se dérobait sans cesse à sa représentation psychique, que sa perte risquait d'emporter dans sa violence le moi fragile, et que le sentiment d'abandon a toujours été plus écarté qu'exprimé et élaboré, on conçoit aisément à quelle épreuve traumatique la réactivation de la question de la séparation soumet la psyché de l'adolescent en situation d'abandon. En particulier, comment négocier la traversée du fantasme de la scène primitive, passage difficilement contournable du travail d'élaboration de l'angoisse de séparation, comment remettre en mouvement la dynamique identificatoire, quand comme chez ces adolescents, les identifications oedippiennes sont peu structurantes et le refoulement peu efficace ? Pour le coup, la reviviscence des angoisses dépressives s'avère menaçante et désorganisante pour leur moi fragile. Le fréquent recours aux conduites violentes agies

9. P. Fédida, « Une parole qui ne remplit rien », dans *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11, Paris, Gallimard, 1975, p. 100.

qu'on observe entre autres chez eux évoque ainsi un espace psychique mal assuré, qui se trouve menacé de débordement pulsionnel.

Attaqué ainsi de l'intérieur par des angoisses archaïques, le moi de ces adolescents semble démunie face à la nécessité de la réorganisation identitaire propre au processus d'adolescence. Sous la poussée pubertaire, le vécu d'abandon resurgit doté d'une acuité sexuelle inédite pour se mettre de plain-pied avec le fantasme de la scène primitive. En effet, au même titre que le fantasme d'« on bat un enfant », la situation de l'enfant abandonné à lui-même impuissant semble entrer en résonance avec la position passive de l'enfant face à l'effraction du sexuel adulte. De ce fait, on peut avancer l'hypothèse que la situation d'abandon, réactivée à l'adolescence, tend à s'offrir comme une représentation a minima toute prête de la passivité pulsionnelle en jeu dans le processus de séparation, au risque de court-circuiter l'élaboration psychique. L'adolescent risque alors de se précipiter, comme pour s'y figer, dans la position de l'abandonné, d'autant que cette position identitaire masochique est secrètement nourrie par l'espoir d'être retrouvé là où il a été délaissé. Comme si au travers des transformations corporelles qui font quitter la peau de l'enfant, le seul moyen de ne pas se perdre, le seul moyen de rester dans la psyché des objets parentaux était de s'accrocher à cette figure unique reconnue et reconnaissable : l'être-dé-placé, l'être-exclu. À moins que le sexuel qui se mêle de la situation d'abandon puisse opérer une ouverture permettant d'intégrer la douleur de l'abandon, autrement, comme le laisse espérer la cure de Claudine.

« Je vis dans ma famille d'accueil, parce que mes parents ne pouvaient pas s'occuper de moi, quand j'étais petite. » Tels sont les premiers mots que, lors de notre première rencontre, Claudine prononce avec un détachement léger et d'un air entendu, comme si elle glissait une carte de visite. Elle semble avoir l'habitude de parler ainsi d'elle, pour avoir passé la plus grande partie de sa petite enfance dans un hôpital de jour depuis qu'elle a été laissée par sa mère au foyer de l'enfance et ensuite placée dans une famille d'accueil.

Claudine est la première enfant du couple de ses parents, suivie d'un frère cadet. Mais sa fratrie compte plusieurs demi-frères et demi-sœurs, nés d'autres liaisons et mariages respectifs de ses parents qui sont maintenant séparés depuis longtemps. À part son demi-frère, de quelques années son aîné, issu du premier mariage de la mère, Claudine est la seule enfant à être confiée à l'Assistance sociale. Elle avait 2 ans et demi lors de son placement engagé par l'initiative de sa mère qui s'est déclarée incapable d'assumer ses responsabilités parentales. La séparation d'avec sa famille survient dans un contexte familial dont l'instabilité en tout genre se trouve accentuée par une série d'événements. Outre les violences mutuelles des parents, la conduite

alcoolique et délinquante du père et la maltraitance supposée de Claudine par la mère, il y a eu l'arrestation et l'incarcération du père pour vol et recel d'objet volés, la séparation d'avec la mère partie pour accoucher de son frère et les attouchements commis sur elle par son grand-père paternel à qui elle était confiée.

Lors de son admission à l'hôpital de jour, Claudine est décrite comme une enfant souffrant d'un trouble grave de personnalité : collage relationnel, réactions de rage par rapport à toute limite imposée, manifestations de terreur à la vue des hommes adultes, troubles somatiques – vomissement et encoprésie –, notamment le risque de conduites automutilatrices et son langage confus à la limite délirant.

L'évolution ultérieure de toutes ces perturbations, favorable dans son ensemble grâce à sa prise en charge, subit toutefois les aléas du lien avec ses parents, particulièrement empreints d'ambivalence : sorti de prison, le père revendique le droit de reprendre sa fille avec qui il entretient une relation passionnelle jusqu'à ne lui accorder aucune limite – même pas celle de disposer de son lit à elle – et lui envoyer des lettres d'amour. Si cette ambiguïté du père est le motif majeur de la réticence vigilante de l'institution par rapport à sa demande, c'est finalement son propos, évoquant l'éventualité que sa fille subisse à nouveau les abus sexuels de la part de son propre père soupçonné d'actes de pédophilie, qui décide du maintien du placement de Claudine. Depuis son déménagement dans le Midi, il a coupé tout contact avec Claudine. Quant à la mère, elle semble constante dans ses investissements à éclipse : elle fait alterner, de façon arbitraire, période de visite et période de rejet.

Voici trois ans qu'elle est sortie de l'hôpital de jour pour réintégrer la scolarité normale dans un collège. Mais face à ses troubles de conduites, en particulier ses crises de colère et de violence imprévisibles et croissantes qui laissent la famille d'accueil complètement désemparée et impuissante, le psychiatre consultant de l'hôpital de jour décide de me l'adresser, en vue d'une psychothérapie. Il n'est pas sans intérêt, en l'occurrence, de préciser que bien que la psychothérapie s'inscrive dans le cadre institutionnel, son lieu n'est pas situé à l'intérieur de l'hôpital mais à l'extérieur, à quelques pas de l'institution.

La proposition d'une psychothérapie en face-à-face est bien acceptée par Claudine, à ceci près qu'elle veut venir ponctuellement, « lorsqu'elle fait des bêtises ». Il me faudra déployer quelques efforts pour la convaincre que pour venir me voir et parler d'elle, il n'est pas nécessaire qu'elle se comporte mal ou que sa famille d'accueil se plaigne d'elle.

Les premiers temps de la psychothérapie sont marqués par une particularité de son langage ; la spontanéité et la fluidité de ses paroles coulant à flot

et sans discontinuer s'accompagnent d'une importante confusion qui les rend souvent chaotiques et impénétrables. Cette particularité tient au défaut impressionnant de tout style indirect, d'une part, et à l'excès de l'utilisation du temps présent, d'autre part ; Claudine colle tellement aux mots des autres qu'elle est censée rapporter que j'ai peine à savoir si c'est elle qui parle ou quelqu'un d'autre qui, à l'occasion, emprunte sa voix. Son récit ne déroule pas le temps mais glisse à la surface lisse du présent quand bien même il s'agit de narrer quelque chose de passé.

Malgré mon inquiétude quant à un éventuel état confusionnel et mes difficultés de la suivre, la perception de la dimension défensive de ce mode d'être de Claudine me décide à rester perdue devant ce chaos qui paraît tout de même organisé, à l'image de sa chambre qu'elle se complaît à entretenir désordonnée. Pour le plaisir d'être la seule à s'y retrouver, laisse-t-elle entendre. Ce chaos organisé semble remédier à un défaut de l'ancre identificatoire. Aussi lui arrive-t-il de ne plus se souvenir qu'elle a un petit copain, qui sont ses professeurs, qu'elle a un père et une mère : « Je m'imagine âgée de 3 ans parlant comme un bébé, ou déjà adulte faisant l'amour avec tous les hommes, ou une maman en train de bercer son bébé dans ses bras, mariée à un homme, ou déjà morte comme ma grand-mère. » À défaut de ce chaos protecteur qui estompe de façon vertigineuse les frontières, tantôt elle explose de rage, tantôt elle s'absente, physiquement en perdant conscience ou psychiquement en se vidant de ses pensées.

De même, très peu de souvenirs animent son espace interne. Juste quelques-uns mais ce sont moins des souvenirs refaisant surface dans sa mémoire que les scènes visuelles et les voix entendues qui l'assiègent sur un mode quasi hallucinatoire ; comme si ces scènes et voix hantaiient son espace psychique sans pouvoir l'intégrer, ni en être refoulées. Ainsi se débat-elle, notamment la nuit, contre cette scène de violence qu'elle revoit devant elle où son père ou son beau-père bat sa mère ou sa belle-mère ou sa demi-sœur, ou contre la voix de son père qu'elle entend dire : « Claudine, je n'ai pas fait exprès de cacher sous ton lit les bijoux, les drogues et pistolets volés » ou « casse tout chez ta nourrice, casse-toi, de toute façon ça sert à rien d'aller à l'école ». À ces moments-là, elle a le sentiment d'« éclater comme un gros ballon » : « Je m'énerve contre mes copains, parce que je ne peux pas m'énerver contre moi. Je deviens folle, plus folle. »

Un jour de sa séance, sa nourrice débarque avec Claudine. Devant son expression de désarroi et d'affolement, j'accepte de la recevoir un instant seule. J'apprends que quelques jours avant, Claudine a fait une crise de colère d'une violence particulière : elle a violemment frappé pour la première fois sa nourrice qui se dit maintenant dépassée. Reçue après le départ de sa nourrice, Claudine m'en parle, d'un air penaude et coupable. Sa nourrice

demande à Claudine et à une autre fille placée, Linda, de sortir le chien. Cette dernière refuse d'obéir, alors que c'est son tour. Alors la nourrice dit à Claudine : « Tu es plus grande que Linda, va donc promener le chien. » À ces mots, Claudine explose de rage et se saisit du chien pour le jeter par la fenêtre, ce qui eût été effectivement une manière expéditive de le promener. Claudine s'en prend à sa nourrice qui tente de la calmer, avant de se frapper elle-même dans un état de déchaînement : « J'ai hurlé, j'ai crié n'importe quoi : je veux qu'on me mette en prison, je veux qu'un homme vienne me frapper... » « Vous voulez qu'on vous mette en prison, comme votre père, parce que c'est là qu'il était parti, vous voulez qu'un homme vienne vous battre, comme votre père faisait avec votre mère », lui dis-je.

Cette séance s'avérera déterminante des changements notables survenus par la suite chez Claudine. Elle a permis de dégager et de reprendre la situation génératrice de la douleur d'être abandonnée et de la rage destructrice que celle-ci provoque en elle : elle ne veut pas être grande, parce qu'être grand signifie être abandonné. N'est-ce pas que sa mère l'a abandonnée pour garder uniquement son petit frère bébé ? La reviviscence du sentiment d'abandon à l'occasion de cette situation apparemment anodine a provoqué de l'hostilité et de l'agressivité qui sont d'abord dirigées contre ses objets infantiles avant d'être retournées contre elle-même. Paradoxalement, ce retournement masochique, sans doute incontournable, qui risquait de reproduire le vécu du rejet, impliquait un appel à l'autre, qui a pu être entendu, saisi presque au vol dans la relation thérapeutique. La mise en évidence et en mots des ouvertures identificatoires esquissées dans les cris de Claudine a permis de mettre en route un mouvement d'intégration de la douleur de l'abandon dans sa psyché qui, pour le coup, y gagne en épaisseur.

À la séance suivante, Claudine m'apprend que son « tonton » – le mari de sa nourrice –, arbitre d'un club de football pour jeunes, lui a proposé de s'inscrire dans un club pour filles. Elle prend la place de la gardienne de but et il ne me sera pas difficile d'imaginer qu'elle excelle dans ce rôle : ne craignant nullement de recevoir les coups, allant même au devant des coups, elle se jette à corps perdu sur le ballon : « Avec moi, pas un ballon qui entre dans le but », dit-elle sur un ton jubilatoire et triomphal. Le courant masochique, où Claudine risquait de loger tout son être, semble ainsi avoir trouvé une expression plus ouverte et moins immobilisante.

Parallèlement à la reprise de la dynamique identificatoire, Claudine esquisse l'élaboration des conflits oedipiens en rapport avec son abandon. À partir de l'évocation d'un souvenir d'enfance qui montre à la fois la violence de la mère pour elle et celle du père pour la mère, elle se sent fautive de la violence paternelle dirigée contre sa mère, et se dit être rejetée par la mère pour avoir toujours préféré son père à sa mère, celle-ci ne s'occupant pas

d'elle. Elle ose également verbaliser ses ressentiments vis-à-vis de sa mère, alors qu'elle restait jusque-là dans une passivité vindicative : parlant de l'indifférence et de la dérobade maternelles. Par rapport à sa demande de relation, de plus en plus active, Claudine s'exclame : « Vraiment, je me demande comment j'ai fait pour avoir une mère pareille. » J'interviens en pointant que c'est plutôt la mère qui tient ce genre de propos au sujet de son enfant pénible et incompréhensible, ce à quoi elle répond en éclatant de rire : « Alors, je vais demander à ma grand-mère comment elle a fait pour avoir une fille pareille. »

La nuit, les images et les voix de violence qui l'envahissaient laissent place à une sorte de rêve éveillé qu'elle se raconte en guise de berceuse : elle habite une grande maison à trois étages avec sa famille au grand complet – parents, grands-parents, oncles et tantes, frères et sœurs. Le papa est très gentil avec elle, alors que la maman ne dit rien la forçant simplement à faire des choses à la maison. Elle a une sœur jumelle, Nadia – qui est en réalité son deuxième prénom – qui l'énerve, parce que cette sœur jumelle se fiche de tout ce que la maman demande de faire. C'est donc toujours Claudine qui s'occupe de tout – préparer les repas, faire la vaisselle, laver les petits, etc. « Je suis la reine, euh non ! la princesse de la famille, fixée entre papa-roi et maman-reine. » Par ailleurs, elle a de la famille en Italie et au Japon, et c'est elle qui fait les traductions. Parfois, elle en a assez de commander et de traduire. « Mais enfin... il faut bien, dit-elle, puisque j'ai plusieurs origines. »

Le cas de Claudine témoigne des enjeux que l'après-coup adolescent représente pour les enfants abandonnés : fixations ou ouvertures identitaires de la douleur de l'abandon. Comme le montre le récit de quelques moments de la cure de Claudine, l'approche de l'abandonnique par le biais de sa proximité avec l'état-limite pourrait permettre de mieux saisir la contribution du masochisme à ces différents devenirs du vécu de l'abandon. La fixation masochique à la position de l'être-dé-placé semble tenir à une tentative de soustraire la psyché à toute douleur évocatrice de sa détresse fondamentale. Elle porte la marque de la figure infantile furieusement attachée au déni de sa dépendance absolue initiale.

Par ailleurs, on peut se demander, en guise de conclusion, si la même figure infantile n'œuvre pas au processus qui, de génération en génération, conduit à la répétition de l'abandon. Une mère à qui on a retiré sa fille pour cause de maltraitance grave relate avec une inconscience effrayante les forces de résistance de sa petite fille qui l'ont surprise : « J'avais beau lui faire prendre un bain glacé en plein hiver, elle n'a même pas attrapé un rhume. » Comment ne pas entendre à travers ces mots maternels cruels l'écho de la toute-puissance infantile haineuse de l'impuissance infantile ? Comment ne

pas se demander si cette mère n'utilise pas là l'enfant comme le support projectif du déni de sa propre détresse infantile ? La fréquence de la répétition transgénérationnelle de l'abandon oblige ainsi à interroger l'ombre de l'enfant sorti, au prix d'un déni violent, vainqueur de sa détresse impuissante que l'après-coup parental réveille brutalement et douloureusement.

BIBLIOGRAPHIE

- FÉDIDA, P. 1975. « Une parole qui ne remplit rien », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. 1926. « Inhibition, symptôme et angoisse », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, t. XVII, Paris, PUF, 1992.
- GANHERET, F. 1984. *Incertitude de l'Éros*, Paris, Gallimard
- GASPARI-CARRIÈRE, F. 1989. *Les enfants de l'abandon*, Paris, Privat.
- GUEX, G. 1950. *Le syndrome d'abandon*, Paris, PUF.
- LAPLANCHE, J. 1980. *Problématique II. Castration/symbolisation*, Paris, PUF.
- WINNICOTT, D.W. 1971. « Cas Bob », dans *La consultation thérapeutique et l'enfant*, Paris, Gallimard.
- WINNICOTT, D.W. 1971, « Concepts actuels du développement de l'adolescent », dans *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

Résumé

Du fait des répercussions narcissiques et de l'intensité du conflit ambivalent qu'il implique, le processus d'adolescence est considéré comme un travail du deuil. Dans ce texte, l'auteur s'attache aux bouleversements traumatiques auxquels la réactivation de la question de la séparation soumet la psyché de l'adolescent en situation d'abandon. Pour l'adolescent en proie aux angoisses dépressives massives et démunie face à la tâche de la réorganisation identitaire propre à cette période, la situation d'abandon tend à court-circuiter toute élaboration psychique. L'adolescent risque alors de se figer dans la position de l'être exclu, d'autant que cette position identitaire masochique est secrètement nourrie par l'espoir d'être retrouvé là où il a été délaissé.

Mots-clés

Précarité, angoisse de séparation, masochisme moral, fantasme de scène primitive, adolescence, identification, identité.

ADOLESCENCE IN ABANDONING SITUATION : IDENTICAL RISKS AND OPENINGS

Summary

Adolescence process is taken for work of mourning, because of narcissistic repercussions and intense ambivalence conflict that it implies. In this text, the author attempts to examine traumatic disruption to which the reactivation of separation anxiety sub-

jects adolescent in abandoning situation. For the adolescent prey to massive depressive anxiety and powerless in front of identity reorganisation characteristic of this life period, abandoning situation tends to cut short to psychic working out. So, the adolescent might come to a standstill in position of being expelled, since this masochistic identity position is secretly nourished by the hope of being found in the place he has been abandonned.

Keywords

Precariousness, separation anxiety, moral masochism, primal scene phantasy, adolescence, identification, identity.